

LES CHENES ET LES INDIENS

C'était à l'heure où le soleil s'accroche aux cimes des arbres, un ciel de peintre mariait ses couleurs, du rouge au gris et de l'or au blanc, au gré des nuages qui s'amoncelait. C'était le soir, un soir de juin. Un homme descendait la route des Moulins Neufs au bourg et mon histoire commence comme une parabole.

C'était un homme grand, plus que grand, presque un géant, vêtu d'une ample robe noire qui tombait jusqu'à ses talons. Un couple de huppés volait à son côté avec d'imprévisibles battements d'ailes. L'homme souriait au ciel, aux oiseaux et au paysage familier, quand une explosion terrible ébranla le soir. Aussitôt, il plongea dans le fossé comme un militaire sous le feu de l'ennemi. La terre trembla. Il la sentit vibrer quelques instants sous lui avant d'oser s'extirper de son abri de fortune. Quand il se releva, les oiseaux avaient disparu. Il ne restait plus dans le soir que le vrombissement d'un moteur et le cri clignotant d'une sirène. L'homme secoua la poussière de sa soutane et franchit sans peine les fils de fer qui interdisaient l'accès aux ruines des moulins. Il ignora les pancartes jaunes "tirs de mines" plantées sur la butte, et escalada le talus. La carrière s'étendait à ses pieds, de la petite chapelle de Recouvrance qu'il reconnut au premier coup d'œil, jusqu'à la colline où les pierres des tours tremblaient encore. Elle semblait une

plaie de sang noir dans le vert du bocage. Une énorme pelle à chenilles montait et descendait comme un ludion sur une montagne grise, poussant devant elle des tonnes et des tonnes de rochers qu'on concassait en bas. La pierre et le gravier couraient sur les trémies, du ventre de la terre aux dos des camions, en une incessante noria de poussière et de bruit.

" Christ ! Que voilà de bien étranges labours..." marmonna l'homme. Et il reprit son chemin.

Il marchait vite et à grands pas. Si sa robe noire boutonnée du col au pied le faisait ressembler aux curés d'autrefois, sa démarche évoquait plus l'homme de guerre en campagne que le prêtre en procession. Il arriva bientôt aux premières maisons du village. Sur une stèle de pierre dressée au carrefour de la rue du Bas du Bourg, à la place d'une croix, poussait un aulne païen en boule. L'homme d'église fronça le sourcil. Se pouvait-il que les gens d'ici aient oublié d'honorer Dieu ?

Le pays était désert et silence. Il entreprit d'en faire le tour. Les près du Galichet s'étaient couverts de petites maisons neuves et muettes devant lesquelles étaient rangés des voitures et des bateaux sur les pelouses. L'homme examina avec curiosité les voitures et reconnut les bateaux. Ils avaient beau n'être pas en bois, ils sentaient la mer, l'aventure et le voyage.

L'appel d'un paon monta dans le soir, répondant aux cris d'un groupe de jeunes gens qui jouait à la balle au pied par-dessus un filet derrière un grillage. C'était l'heure où les hirondelles regagnent leurs nids. Les jeunes gens en firent autant. C'était l'heure entre chien et loup où des ombres nouvelles prennent possession de la nuit. Plus une âme dans

le bourg, pas une lanterne allumée à la porte d'un estaminet, pas un cabaret pour enfermer le soir les rires et les paroles des hommes, pour mélanger, autour d'une barrique de Noah, les histoires du jour et les rêves de la nuit. Collant une oreille contre une porte, il entendit pourtant une voix qui parlait à l'intérieur, une drôle de voix sans réponse par-dessus les musiques, les rires et les applaudissements d'une foule. Se pouvait-il qu'il y ait une foule à l'intérieur de la maison ? Renouvelant l'expérience à une autre porte, puis à une troisième, il entendit chaque fois la même voix accompagnée des mêmes musiques, des mêmes rires. L'abbé en demeura fort perplexe. Comment se pouvait-il que le même conteur fût occupé à raconter la même histoire dans toutes les maisons du village ? C'était là un mystère qu'il ne s'expliquait pas. Sur les toits des maisons se dressaient d'étranges râteaux de fer dont il ignorait l'utilité. Il se signa et poursuivit son chemin jusqu'à l'église. Un énorme monstre aux roues luisantes et mouillées tourna à côté de lui à toute vitesse dans un grand vacarme de moteur et de tôles brinquebalantes. L'étrange curé écouta mourir le bruit du camion sur la route de Sucé.

La nuit venait sans hâte, aussi sûrement que la terre tourne autour du soleil. La cloche de Casson égrenait les onze coups de onze heures. Il était cinq heures à Montréal. Là-bas, le jour allait se lever. Dans le silence qui suivit la dernière note du clocher, un cri strident, un piaillage à déchirer la nuit se fit entendre dans le ciel à présent noir. Une ombre silencieuse fila à l'aplomb des aiguilles de la pendule, puis une autre, deux autres, dix autres, dans un ballet incroyable de vitesse et de précision. L'abbé pressa le pas vers le château du Plessis.

Comme il allait quitter le village par la route de Sucé, de l'une des dernières maisons anciennes avant les maisons neuves du lotissement, il entendit monter le chant d'un marteau sur l'enclume dans le ronflement d'un soufflet de forge. Se pouvait-il qu'un forgeron fût à l'ouvrage à une heure aussi tardive ? Guidé par le bruit, il approcha d'une maison à l'enseigne de laquelle s'affichait une couronne de fers, fers à cheval, à vache et à âne. Homme noir dans le noir, il pénétra sans bruit dans la cour.

Sous un hangar à claire-voie la lune faisait briller un alignement de socs luisants. Il y avait là une bonne dizaine de charrues comme on avait toujours su en fabriquer dans le pays, des machines solides qui, avec l'aide de Dieu, de deux bons bœufs et d'une paire de bras habiles, savaient nourrir leur famille. La porte de l'atelier où rougeoyait le feu était entrouverte, le colosse s'y faufila. Penché sur son enclume, le forgeron martelait sa pièce tandis que deux hommes, un barbu et l'autre sans barbe, l'encourageaient du regard et de la chopine de part et d'autre d'une barrique dressée en guise de table. Tous les trois avaient passé l'âge de se tuer au travail depuis belle lurette et pourtant aucun d'eux ne ressemblait à un vieux. Celui qui travaillait, le forgeron rouge, pestait contre les deux autres et rythmait ses paroles de grands coups de masse et de gerbes d'étincelles.

— En voilà - bang, bang - des idées - bing, bang -, de remettre à neuf - bang - des antiquités pareilles - bang, bing ! Et en pleine nuit encore ! Bing, bang, bong ! Je serais bien mieux dans mon lit.

— Allons donc, répondait le barbu en levant son verre, dans ton lit, à ton âge, tu n'aurais de pensées que pour tes douleurs. Depuis que tu as remis ta forge en route, je te le jure Eugène, tu as rajeuni de vingt ans !

— Ce n'est pas compliqué, ajouta l'autre qui ne portait pas de barbe, à chaque coup que tu donnes sur ton enclume, on dirait que tu gagnes une année. Quand le soleil viendra, tu seras un jeune homme, Eugène, un jeune homme !

— Tout de même, tout de même ! protestait Eugène toujours en frappant, même à vingt ans, - han, han - je n'ai jamais forgé la nuit. Vous n'auriez pas pu le retarder, votre bateau pour l'Amérique ?

A l'évocation de l'Amérique, l'étrange visiteur clandestin faillit bondir de sa cachette, se présenter et se mêler à la conversation. C'était toute sa vie à lui, l'Amérique ! L'Amérique des trappeurs, des bois et des lacs gelés, l'Amérique des ours et des loups, l'Amérique des canoës sur le Grand Saint Laurent et des indiens qu'on convertissait au fil de l'épée. Il aurait bien aimé parler du bon temps, quand les indiens l'appelaient "Robe Noire", le craignaient et chantaient ses exploits le soir autour des feux. Un jour, deux Mohawaks s'étaient glissés derrière lui pour l'attaquer. Robe Noire les avait saisis par le cou, un dans chaque main, soulevés à douze pouces du sol et cognés si fort l'un contre l'autre que les deux s'étaient trouvés hors d'état de nuire avant d'avoir compris ce qui leur arrivait. Il aurait aimé se raconter, le curé aux muscles d'acier. Il l'aurait fait s'il n'avait craint de céder au vilain péché d'orgueil et surtout s'il avait pensé que les autres eussent pu l'entendre. Il se tut donc et grand bien lui prit, car l'Amérique dont parlaient les trois

hommes autour de la forge n'avait que le nom en commun avec celle qu'il avait connue. Leurs indiens à eux cultivaient le tabac et le haricot rouge dans un pays de montagne et de soleil. C'était des paysans, comme les gens d'ici.

Le barbu et son compagnon qui avait vécu là-bas, au Nicaragua, racontèrent au forgeron comment leurs amis indiens avaient repris la terre aux grands propriétaires, comment ils la travaillaient le jour avec les charrues qu'on leur envoyait d'ici, comment la nuit, le fusil à la main, ils montaient la garde à la coopérative pour que les soldats ne viennent pas leur reprendre le peu qu'ils avaient gagné. Ils parlèrent aussi des rires des enfants, des femmes qui étaient belles et courageuses, des fêtes avec les hommes dans les villages, de la musique, de la vie, du travail et des charrues qui nourriraient ceux de là-bas comme elles avaient nourri ceux d'ici. A mesure qu'ils parlaient, le forgeron oubliait sa fatigue et la sueur dans ses yeux. On lui décrivait des vies de l'autre bout du monde, et ses souvenirs de gosse lui revenaient en mémoire.

— Moi, dit-il gravement en immobilisant un temps son marteau en l'air, je ne suis pas un gars violent et je ne ferais pas de mal à une mouche, mais je me souviens quand j'étais gamin. De voir mon père filer doux devant le propriétaire, ça me prenait des envies de saisir une fourche et d'embrocher tous les gros, tous les gras de la Saint Michel, tous les seigneur et tous les bourgeois !

Quand le marteau retomba sur l'enclume, il sembla au curé caché dans l'ombre que c'était un coup de canon et qu'il n'était pas passé loin.

Les trois mélangeaient à présent l'histoire et la géographie, l'espace et le temps comme dans les romans de science fiction. Les contrôleurs militaires du Port de

Managua et les fonctionnaires de la préfecture de Nantes, les soldats de la Contra et les C.R.S. des manifestations agricoles de Redon. Partout les flics se ressemblaient. Partout c'était la même bagarre des petits qui ne veulent pas mourir contre les gros qui veulent toujours grossir. Ils mélangeaient les époques, les uniformes et les langues. La dictature de Somoza et les Allemands à Nort-sur-Erdre, les Sandinistes et le Maquis de Saffré. Partout c'était les mêmes histoires, des histoires toutes simples de dignité, des histoires terribles et parfois des histoires drôles. Le gros secrétaire de mairie avec sa braguette ouverte devant l'officier de la Kommandantur. "Tradition française, quand il y a un mort à la maison, on laisse la porte ouverte..." Paquita à Managua élevait seule ses neuf enfants; un carreleur au restaurant du Puits Salomon demandait à un conducteur de camion gris de poussière s'il ne serait pas plus raisonnable, à cinquante-trois ans, avec 6000 francs par mois, de pousser ses gosses à tout casser plutôt que de les encourager à apprendre un métier.

— Dans le paradis, dit le barbu, ce sera toujours les même qui garderont les vaches.

Et les trois se mettent à rire. On dirait des gamins prêts à refaire le monde. A l'heure de la retraite, de la belote et des dentiers, ceux-là causent comme à vingt ans. Si leurs cheveux sont blancs, leurs espoirs n'ont pas pris une ride. Ils ont toujours l'âge de leurs combats et leurs combats sont vieux comme les hommes. L'avenir leur appartient.

Le soudard en soutane qui assommait les indiens d'un coup de poing comme un tueur de cochon gras préfère ne pas en entendre plus. Il est sorti dans la nuit

comme un courant d'air. La lune s'est cachée derrière un gros nuage. La soutane de l'abbé est si noire, si noires aussi sont ses pensées, qu'il faudrait avoir des yeux de chat pour deviner sa silhouette sous les chênes de l'allée du Plessis. Le château se dresse en haut du près aux herbes hautes. Il ne ressemble pas à celui qui le vit grandir.

Avec les vieilles pierres de son enfance, on a bâti un château neuf, avec de vieilles charrues, on fera demain des galettes fraîches de maïs.

François Dollier de Casson, le fantôme de retour au pays, voudrait n'être pas triste. De son passage, il y a plus de trois cents ans du côté des Grands Lacs Américains, il a laissé son image au vitrail d'une église. Sans doute était-il du côté des gros, des gras, de ceux que le forgeron aurait aimé tenir au bout de sa fourche le jour de la Saint-Michel. Ceux qui partent aujourd'hui laissent à leurs amis lointains des sillons où germent les haricots et les plants de tabac. Cela prouve qu'on a fait des progrès, au pays des chênaies, dans l'art de voyager et de découvrir le monde.

De la première pousse au feuillage, c'est toujours le même arbre.

Les racines des chênes de Casson sont si profondes qu'elles plongent jusqu'à l'autre côté de la terre. Leur ombre est si douce qu'on vient aujourd'hui s'y reposer de Nantes et de plus loin encore. Les "hors venus" s'installent dans les maisons neuves ou les fermes des anciens dont les rêves indiens tracent les avenir.

De retour dans le bourg, François Dollier s'est arrêté au bas du clocher de l'église à la danse nocturne des chauves-souris. Les grands murins - puisque c'est ainsi qu'on les appelle - les grands murins qui lui faisaient si peur quand il était

enfant, les oiseaux de nuit et leur vol précis qu'il avait si souvent observé autour du pigeonier du vieux château n'avaient pas quitté le pays. C'est à eux, – il le savait à présent, il le savait depuis longtemps — , c'est à eux qu'il devait d'avoir trouvé le courage de partir à l'autre bout du monde, c'est à eux, aveugles et amis de la nuit, qu'il devait ses voyages lointains au bout de la mer où se couche le soleil. C'était pour ne pas vivre aveugle au monde entre les murs du château qu'il avait enfilé à vingt ans le costume de soldat, puis l'habit des Sulpiciens sur lequel il avait ceint son épée. C'était pour ne pas vivre comme eux qu'il s'en était allé à la conquête du Nouveau Monde. C'était il y a plus de trois cents ans, bien avant les engins sur chenilles de la carrière, les voitures, les maisons du Galichet et les œillères des télévisions dans chaque maison. Pourtant, il lui semblait que le monde n'avait pas changé. Il avait vu les mêmes huppés sur les champs, le même ciel et la même lumière, les mêmes cerises de juin dans les jardins, le même bleu des hortensias, les mêmes roses, senti la même douceur de l'air au soir d'un jour trop chaud.

François Dollier de Casson était heureux que les mêmes rêves d'aventure et de découverte continuassent à vivre dans la tête des gens de son pays. La même volonté de vivre les yeux ouverts sur le monde. Si le ciel le lui avait permis, il serait parti dès le lendemain avec le conteneur de charrues pour le Nicaragua. Il paraît que là-bas, la soutane se marie très bien à la Kalachnikov.

Au lieu de cela, le prêtre-soldat s'évapora avant les premières lueurs du jour, comme c'est l'usage chez les fantômes et vampires honnêtes. Sept grand murins hissèrent

sa soutane dans les combles du clocher où personne n'ira jamais la chercher. Le clocher de Casson est classé Z.N.I.E.F.F., zone naturelle d'intérêt exceptionnel faunistique ou floristique. Personne n'a le droit d'aller ennuyer les grands murins aveugles qui vivent au radar.

Dominique Lemaire. 1997

Publié in *Une semaine à la campagne* © Éditions L'Harmattan 1998